

La sphérologie d'Édouard Glissant. Notes sur une modélisation littéraire de la globalisation

Erica Durante¹

Published online: 7 October 2015
© Akadémiai Kiadó, Budapest, Hungary 2015

Abstract Cet article interroge la pensée et la construction du monde chez Glissant selon une double perspective, littéraire et anthropologique. Depuis *Soleil de la conscience : poétique I* (1956) jusqu'au roman *Tout-monde* (1993), en passant par l'anthologie de la poésie du Tout-monde (2010) et les essais de poétique, Glissant repart de la prise en compte de la Terre, saisie dans sa forme sphérique, pour parvenir à des notions définitoires de sa poétique (Tout-monde, Chaos-Monde, géomorphisme). Envisagée selon cette approche sphérologique, qui la figure comme un grand récipient destiné à accueillir toute la diversité (démesure) du monde, la Terre est porteuse d'une dimension anthropologique forte, qui, chez Glissant, se traduit par le dessin d'une jonction inextricable entre le monde et l'homme. Cette tension géomorphique apparente Glissant à d'autres penseurs contemporains tels que Peter Sloterdijk et Bruno Latour, qui, à partir d'une réflexion sur la forme même du monde, réfléchissent, comme l'auteur martiniquais, sur les enjeux inédits que pose la nouvelle mesure du monde globalisé et sur la place de l'homme dans celui-ci. L'article analysera ainsi l'apport de Glissant à une modélisation littéraire du monde global, notamment à travers sa notion de « mondialité », conçue en opposition à celle courante de « mondialisation ».

Mots-clés Édouard Glissant · Sphérologie · Globalisation · Géomorphisme · Poétique de la globalisation · Littérature et anthropologie

Est philosophe celui qui, en tant qu'athlète de la totalité, se sait chargé du poids du monde (Sloterdijk 2010, p. 62).

✉ Erica Durante
erica.durante@uclouvain.be

¹ Faculté de Philosophie, Arts et Lettres, Université catholique de Louvain, Place Blaise Pascal 1, bte L3.03.31, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgium

Comme l'indique le titre à valeur emblématique du *Tout-monde*, l'œuvre entière de Glissant est animée par un désir du monde¹ dans sa globalité, qu'elle cherche tout à la fois à exprimer et à susciter, en fouillant les racines les plus profondes de ce monde et en épousant, dans une forme de synchronie, son mouvement permanent. Un tel désir place alors la poétique de l'écrivain martiniquais sous le signe d'une aporie qu'il a lui-même appliquée à Segalen, Claudel et Saint-John Perse. À suivre les propos du même Glissant, choisir comme objet d'écriture le monde revient en effet à « prendre la mesure de la démesure » (Glissant 2005, p. 97). Il faut alors se demander ce qui, chez Glissant, introduit la démesure dans le monde et ce qui en autorise pourtant la mesure, en une tension qui fonde l'écriture et la réflexion du poète antillais.

La démesure est la prise en compte de la diversité, notion à laquelle Glissant s'est très tôt initié, en raison à la fois de sa provenance martiniquaise et de ses études d'ethnologie. Discipline alors naissante en France, l'ethnologie occupe un rôle-clé dans l'intérêt de Glissant pour le monde, étant donné que cette pratique conduit non pas à une saisie de l'Inconnu (selon le traitement que pouvait en faire le récit des Grandes découvertes géographiques), mais à une conscience du Divers, qui permet de comprendre à la fois l'Autre et soi-même.²

Face à la prise en compte de ce divers, la question qui se pose est celle du récipient capable de contenir cette hétérogénéité en la maintenant et en la fertilisant. Ce contenant est la Terre, laquelle jouit chez Glissant d'une primauté en raison de sa qualité de récipient qui rend justement possible la mesure et, *de facto*, la saisie du divers. Sur ce point, *La Terre, le feu, l'eau et les vents : une anthologie de la poésie du Tout-Monde* réunie en 2010 par Glissant aux Éditions Galaade est révélatrice, pour deux raisons.

Première raison : Glissant regroupe cette diversité en un seul livre, sous la forme d'une « foule de poèmes du monde » (Glissant 2010, p. 19) qui vise à dire toute l'étendue de celui-ci. Par la mise en place de ces « mouvement et raccordement » de textes reliés sous le signe des quatre éléments, Glissant produit une véritable actualisation de la notion de diversité, au sens où il « rassemble les Genèses » de divers peuples du globe pour dire leurs différentes durées et histoires interdépendantes entre elles comme par rapport à la Terre. Sont ainsi rassemblés dans cette anthologie des fragments de textes de nature et de genre variés (épopées, chants lyriques, prières, hymnes, sagas, récits, pièces de théâtre, essais, nouvelles, aphorismes, avant-propos, romans) provenant, entre autres, de régions comme la Grèce antique, l'Islande, le Madagascar, l'Inde, le Japon, différentes nations d'Europe, le Mali, la Chine, le Moyen-Orient, mais aussi de peuples comme les Mayas, les Peules et les Indiens d'Amérique du Nord, pour n'en citer que quelques-uns. Ainsi conçue, l'anthologie fait le tour du monde, produisant une nouvelle mesure de celui-ci qui est *totale*, mais non pas *totalitaire*,³ et qui fonctionne comme

¹ Nous adaptons cette expression de Patrick Chamoiseau, qui parle pour sa part d'un « désir de Terre » (Chamoiseau 2014, p. 101).

² Les thèses de Romuald Fonkoua (2002) sur l'intérêt de Glissant pour l'ethnologie, notamment à partir de *Soleil de la conscience : poétique I*, sont très éclairantes.

³ Sur l'emploi opposé de ces deux termes chez Glissant, voir Glissant lui-même (2010, p. 15).

une mosaïque, en ce qu'elle assemble et intègre en une œuvre unique toute la diversité naturelle du monde et, surtout, ce que Glissant nomme les différentes « techniques d'exposition du monde » (Glissant et Leupin 2008, p. 121). De là, le choix délibéré, de la part de l'écrivain-anthrologue, d'inclure dans le corpus de l'anthologie une gamme vaste et hétérogène d'œuvres, en visant un dépassement des genres, qui en soi dit d'emblée la *multiplicité* et l'*intrication*, autorise l'entrée en relation des différentes communautés et, enfin, « libère les individus et modifie la perspective des littératures » (Glissant et Leupin 2008, p. 121).

Deuxième raison : ainsi que le donnent à lire le titre et le sous-titre du même volume, *La Terre, le feu, l'eau et les vents : une anthologie de la poésie du Tout-Monde*, l'œuvre fonctionne comme une métonymie du récipient. Construit à partir de la combinaison des quatre éléments, ce titre expose le monde avant tout comme Terre, comme Gaïa : la Terre-Mère, fécondatrice en son ventre (notons déjà cette image sphérique sur laquelle nous reviendrons par la suite) de cette unité primordiale, initiatrice du système vivant, entendu comme biodiversité avant tout. En ce sens, le sous-titre est lui aussi très pertinent en ce qu'il précise la façon dont il faut entendre Gaïa chez Glissant. De manière évidente, en effet, si l'on ne s'en tient qu'au paratexte, la Terre serait ce récipient, ce grand contenant du tout, ce tonneau capable de tout englober, sans que rien ne puisse s'y perdre, et de manière à ce que tout trouve sa place et fusionne en son creux.

L'anthologie est de ce fait simultanément l'œuvre non seulement d'un poète-penseur, archéologue et compilateur du monde, mais aussi d'un ethnologue et d'un cartographe. Elle est un atlas à la fois géophysique, géopolitique, géologique du monde, par la prise en compte des quatre éléments naturels, communs à toutes les ethnies et à tous les êtres vivants du globe. Par là, elle devient aussi un recueil ethnographique, un bestiaire, une archive climatique, un réservoir trop plein, prolifique et chaotique dans l'agencement des noms, des paysages, des peuples, des aliments comme des éléments. En raison de sa publication relativement tardive, l'anthologie marque l'aboutissement d'un chantier de lectures et de réflexions sur la forme et sur la construction de la Terre que Glissant élabora à partir de la Martinique, noyau-fondateur de sa pensée, qui, *de facto*, occupe sa poésie et ses romans depuis les années 50 et 60.

L'œuvre d'Édouard Glissant expose en effet le lecteur à une appréhension de la planète saisie dans son entièreté, entendue dans sa configuration primordiale totale de Pangée, sans fractures entre les continents. Les romans, depuis *La Lézarde* (1958) jusqu'à *Tout-monde* (1993), sont exemplaires de cette vision englobante et cohésive du monde, qui accorde une primauté à la Terre, tenue, en tant que sphère limitée dans l'espace, pour l'unité de mesure de son contenu démesuré, de la diversité mondiale qu'elle porte. Ils donnent ainsi à lire une grande pluralité de notations issues de différentes sciences de la Terre, telles que la botanique, la géologie, la géographie, l'éthologie, l'écologie, la météorologie. Quelques propos tirés des romans suffiront à en faire le constat. Dans *La Lézarde*, en 1958, déjà, Glissant écrivait :

la terre parle à chacun, comme un oreiller à l'oreille qui est dessus ; et si un homme dit qu'il a vu ceci ou cela, nul ne peut le contredire, à la condition que

ceci ou cela soit dans la terre, enfoncé au plus profond de son entraille, comme un rêve qui est le miroir du fond de la terre, un rêve avec des racines en vrille dans la terre (Glissant 1958, p. 104).

La Terre est ici décrite comme une énorme cavité concave, un ventre maternel, rond et profond, qui ancre et engraine toutes les choses, en autorisant par là que chacune d'elles puisse être perçue et exister à condition d'être contenue en son intérieur. Cette figuration du globe selon une prise en compte des profondeurs montre à quel point tout discours sur la Terre commence et finit par la Terre elle-même, et s'implante en elle de manière rhizomique. Ainsi, selon un régime d'autarcie, la Terre peut tout à fait subsister en l'absence de l'homme, uniquement en tant que globe se soutenant par lui-même et fonctionnant selon des principes structuraux et dynamiques propres, qui préexistent à l'homme et qui, indéniablement, pendant plusieurs ères, l'ont exclu de la Terre dans son élémentarité.⁴ La permanence de la pensée du lieu chez Glissant, en tant qu'élément incontournable et, *de facto*, irréductible de sa poétique, s'inscrit dans cette prise en compte constante de la Terre en tant qu'entité géophysique avant tout.

Sur la base de cette thèse, il convient surtout de relever l'insistance glissantienne sur la forme sphérique du monde, laquelle va de pair avec l'« herméneutique de l'abondance » que mentionne le philosophe Peter Sloterdijk et qui est reliée à la contenance extraordinaire du récipient. De manière récurrente, dans le roman *Tout-monde*, apparaissent bien des références à la Terre figurée comme une « grosse boule » (Glissant 1993, p. 191) qui, malgré sa vitesse de rotation, prend « pourtant le temps de tout emporter avec elle, de tout résumer, les malheurs, les cyclones, les pleuriers, le crier sempiternel et la lune pleine [...]. La grosse boule avec cette petite qui ainsi la suivait depuis toujours » (Glissant 1993, p. 191). Cette forme ronde primordiale, qui, au sens étymologique de *contenir*, tient ensemble, maintient uni, embrasse, magnétise, a donc une fonction articulatoire dans ce dessin du monde, en ce qu'elle produit la relation, enclenche le continu, en dehors des clivages usuels de l'Ici et de l'Ailleurs, de la périphérie et du centre. La cartographie du monde que dresse Glissant calque la géographie compacte de la Pangée, la Terre déjà ronde des Grecs, la Terre après Magellan, la globalisation terrestre, le Tout-Rond, le « Rond de terres », qui sont en amont de cette construction glissantienne du monde, fondée sur le constat de « l'inextricable du monde ». Inextricable qui est directement relié à la rotundité du globe, entendue aussi comme gravitation, comme force qui attire, enveloppe et maintient attachés à la Terre tous les corps et matières du monde.

Selon une même logique sémantique et visuelle, bien d'autres occurrences d'objets-contenants de forme sphérique et enveloppante parsèment le roman *Tout-monde*, tels la « barrique », les cratères des volcans, assimilés ailleurs à des « vide[s] bol[s] fumant[s] » (Glissant 1983, p. 43), la cale du bateau qui effectue la traversée, le « trou bouillon » qui devient « tourbillon ». L'ensemble de ces références est à lire en lien avec la forme inclusive, englobante et rayonnante de la Terre, vue comme « le Grand Cercle où tout est mis dans tout » (Glissant 1993, p. 554). Les thèses de Peter Sloterdijk sur la sphérologie, contemporaines de

⁴ Nous reviendrons sur cette citation dans la suite de cet article.

Glissant, saisissent bien les enjeux qui se rattachent à cette morphologie sphérique de la Terre, laquelle, tout au long de l'histoire humaine, a été envisagée comme un conteneur de globalité. La permanence des formes sphériques que Sloterdijk constate dans l'imaginaire humain démontre ce que Glissant nomme le géomorphisme, c'est-à-dire cette jonction inextricable qui relie la création humaine à la forme de la Terre. L'auteur martiniquais saisit en effet une synchronie entre l'homme et la Terre, qui met à mal l'opposition traditionnelle entre anthropomorphisme et géomorphisme et qui engage plutôt une adéquation grandissante de la perspective de l'homme à celle de la Terre. Constat qu'il résume en ces mots, en se référant notamment à l'effort et à l'œuvre des poètes : « l'espèce humaine a tendance à rendre équivalents et solidaires les mouvements de son être et les mouvements du monde » (Glissant 2006, p. 213).

Le géomorphisme est de ce fait en soi une notion englobante qui, par le biais de ce rapport de l'homme au monde, contient l'*anthropos*, tout en le relativisant et en le replaçant à l'intérieur d'une entité et d'une unité qui le précèdent et l'intègrent. En ce sens, l'anthologie poétique du Tout-monde est l'un des lieux dans lesquels s'opère ce recentrement des œuvres humaines autour de la Terre. S'actualise pleinement dans ce recueil la notion même de géomorphisme telle qu'elle est définie par Glissant : un mouvement qui consiste à « ramener les constituantes des humanités prises dans leur généralité, à une géographie et à une géologie poétiques qui les dépassent en les intégrant » (Glissant 2006, p. 213). Les quatre éléments primordiaux étant les mêmes pour tous les peuples, ils fonctionnent comme une *koiné* pour la diversité des sites et des habitants de ces mêmes sites. La terre, le feu, l'eau et les vents placent les différents discours produits au fil de l'histoire de ces peuples au miroir de la Terre, et c'est justement cette convergence de regards géographisés, puisque portant sur le même monde, qui restitue une unité et une pertinence communes, accrues par la confluence de cette multitude de discours de provenances diverses.⁵

Par ce biais, la référence au récipient initialement vide, qui, dans un premier temps, se creuse et se remplit en *l'absence* de l'homme, va ainsi progressivement être complétée, dans une deuxième temps, par d'autres discours qui viennent à leur tour prendre place à l'intérieur du récipient. Désormais, en effet, la Terre comme contenant n'est plus donnée seule, mais en présence de l'homme qui inaugure, chez Glissant, un deuxième discours sur le monde, complémentaire à celui produit sur Gaïa. La citation analysée plus haut de *La Lézarde* porte déjà en elle un tel changement de paradigme, puisqu'elle emphatise d'emblée la complémentarité entre les deux discours. La Terre, qui est première, qui autorise le discours de l'homme et le justifie, se remplit avec les propos que l'homme formule à son sujet. Le contenant appelle son contenu ; c'est pourquoi, au-delà d'un éventuel paradoxe, il faut tenir cette citation pour exemplaire de la pensée de Glissant sur la Terre, dans la mesure où le discours sur la Terre n'existe que parce que la Terre elle-même existe et porte en elle la possibilité, sinon l'urgence, d'un discours à son propos. La Terre se fait porteuse d'un appel à l'homme, en tant qu'habitant capable de formaliser, dans les mots comme dans les sciences, son habitat. De Pangée, supercontinent et, plus

⁵ Nous empruntons le terme « géographiser » à Édouard Glissant (2006, p. 215).

encore, toutes-les-terres-en-un-seul-supercontenant, on atteint ainsi l'Œcumène, l'ensemble des terres émergées, mais, en plus, anthropisées.

Cette place de l'homme réintroduit la question des diversités, qui, en raison même de la forme sphérique de la Terre, se voient constamment mises en relation. Cette relation ne va pas sans poser la question de sa mise en œuvre, laquelle advient à travers différentes circulations (traite des Noirs, traversée, errance, croisement). Cette mise en œuvre, parfaitement figurée par ailleurs par la dichotomie archipel *versus* île, est rapportée plus spécifiquement chez Glissant au discours sur la Martinique et sur l'espace antillais. La Martinique et, plus largement, la région des Caraïbes actualisent par leur forme même cette notion de Relation telle que l'entend l'auteur. Une fois de plus, c'est dès *La Lézarde* que l'on trouve des notations, comme celle-ci, qui renvoient à la diversité qui caractérise l'histoire de la Martinique et des Antilles :

Notre peuple. Une grande immense signification. Presque tous les peuples du monde qui se sont rencontrés ici. Non pas pour une journée : depuis des siècles. Et voilà, il en est sorti le peuple antillais. Les Africains nos pères, les engagés bretons, les coolies hindous, les marchands chinois (Glissant 1958, p. 222).

Chez Édouard Glissant, la pensée comme la mise en acte de la relation se localisent fatalement en Martinique. Cependant, à peine formalisées à partir de l'île maternelle du poète, celles-ci se voient aussitôt déterritorialisées et, dès lors, globalisées, puisqu'elles « rassemble[nt] le partage », recomposent l'unité profonde et endogène de la planète, cette fois-ci non plus uniquement à travers les éléments consubstantiels à la Terre, mais aussi par le biais des hommes. Une fois mise en œuvre, tantôt par le renvoi à l'archipel, tantôt par le recours à d'autres mouvements qui produisent le branchement, le bouturage,⁶ cette relation pose la question de ses conséquences, qui, dans les termes de Glissant, se nomment brassage, métissage ou créolisation. Ces concepts sont également développés à partir de la Martinique dans les différents essais de poétique de l'écrivain, mais ils sont surtout repris à l'échelle du monde dans l'œuvre aussi bien romanesque que poétique de l'auteur. Éclatée, comme produite par une explosion de la mer, la Caraïbe figure morphologiquement l'ouverture au monde, la créolité commune aux îles du monde, qui sont « toutes créoles, c'est-à-dire imprévisibles » (Glissant 1993, p. 145), l'*imprévisible*, dans cette pensée du monde, consistant justement à renverser les limites géographiques établies, à « mélanger des pays » et à s'inscrire dans le débordement du récipient sans ordre, suivant la logique de l'entrechoc comme productrice de Relation.

Dans le roman *Tout-monde*, la Martinique apparaît comme le noyau premier du Tout-monde, puisque, par sa nature archipélique, elle ouvre à bien d'autres endroits dans le tourbillon du monde. Même si elle constitue le point de départ et de retour de l'itinéraire tracé par le personnage de Mathieu Béluse dans le roman, l'île ne s'inscrit pas dans une logique de centralité ou de fixité qui en ferait sa particularité, mais est saisie dans le mouvement total, osmotique et chaotique du monde. Par là, elle participe bien du monde, au même degré que les autres terres et eaux de la

⁶ Pour l'emploi de ces deux termes, nous renvoyons à l'usage qu'en fait l'anthropologue français Jean-Loup Amselle (2001).

planète. À l'image de la Martinique et des Antilles, le *Tout-monde* devient cette *nouvelle région du monde*, où les littératures, mais aussi les histoires, les économies, les imaginaires, les langues ne s'expliquent et ne prennent sens que s'ils se trouvent mis en relation, que si leurs différences locales se voient mises en rapport, puisque c'est justement l'ensemble composite de ces diversités qui permet à l'être humain d'appréhender le monde dans sa forme comme dans sa logique même, logique qui, surtout depuis la conscience renaissante de la Terre comme globe, est celle du global, de la totalité.

Or le brassage, le métissage, la créolisation, considérés comme des conséquences de la Relation, sont des notions qui comportent un risque de dérive ou de diversité excessive et sauvage, trop encombrante même par rapport à l'image débordante du récipient. C'est cet excès que Glissant désigne comme le Chaos-Monde, en entendant par cette notion qu'il forge, comme bien d'autres, « le choc actuel de tant de cultures qui s'embrasent, se repoussent, disparaissent, subsistent pourtant, s'endorment ou se transforment, lentement ou à vitesse foudroyante » (Glissant 1997a, p. 22). Le Chaos-Monde est un trop plein, une « globalité insaisissable » (Glissant 1997a, p. 22) (puisque toujours en mouvement, en relation, en acte) et imprévisible, en ce qu'elle peut produire d'*« inédit, indu, invisible et inouï, dans la trame des relations entre les humanités et les cultures »* (Glissant et Leupin 2008, p. 64). Le Chaos-Monde est immanent au monde et consubstantiel à la Terre, comme à l'énergie et aux êtres vivants qui l'habitent.

De là, à partir de ses réflexions sur le récipient, la Relation et le Chaos-Monde, Glissant met en place le concept de Tout-monde, totalité-monde, qui est un concept qui permet aux diversités de s'exprimer au sein d'une forme qui ne les constraint pas, mais qui parvient à les aimanter, pour créer un métissage réussi. Variable selon les individus qui le poursuivent, le Tout-monde est donc ce processus inachevé et imprévisible qui se met en place à l'intérieur de cette démesure qu'est le Chaos-Monde, en se donnant comme le moyen de parcourir ce même Chaos-Monde et d'en faire l'expérience, sans toutefois chercher à l'apprivoiser dans une quelconque forme ou selon une quelconque géographie absolue. Cela revient à tracer des boucles tout autour de la Terre, à l'intérieur du Chaos-Monde, en contribuant ainsi à arrondir incessamment la Terre par l'action de l'individu.

Deux commentaires découlent de ces constats. *Premier commentaire* : le roman *Tout-monde* est l'allégorie de cette forme non contraignante, englobante et en rotation permanente autour d'elle-même. Il en résulte d'ailleurs une lecture non linéaire (voire plutôt ronde, en boucle) de ce texte mouvant, qui ne veut pas contraindre la diversité à un ordre. Ce roman est marqué par une fluidité de temps, de lieux, de langues et d'histoires de personnages errants tout autour de la Terre, qui, en tournant, engendrent une histoire collective, une histoire-monde, où les faits, les lignées, les itinéraires et les paysages se rejoignent dans un autre grand récipient qui est le roman, en produisant, de manière imprévisible, un métissage exponentiel. *Deuxième commentaire* : le concept de Tout-monde, tel que le définit Glissant, à travers le personnage de Longoué dans le roman, correspond, selon les mots de celui-ci, au « monde que vous avez tourné dans votre pensée pendant qu'il vous tourne dans son roulis » (Glissant 1993, p. 208). Le Tout-monde rassemblant la totalité des diversités du monde coïncide donc avec le fait d'être au monde en ayant

conscience de faire partie de ce grand contenant, avec le fait d'agir dans un lieu tout en pensant avec le monde, *en ayant le monde en tête*, en étant en relation de géomorphisme avec le monde.⁷ En cela, ce concept est bien le métissage réussi parce qu'il n'est pas simple addition, mais production d'une nouvelle culture, qui fait du métissage sa conscience et sa condition d'existence dans le monde.

Ces deux derniers commentaires amènent finalement à retrouver le discours de Glissant sur la mondialité, lequel n'est pas sans rapport avec sa modélisation de la créolisation et donc de l'expérience réussie du Tout-monde. À s'en référer à la définition que Glissant donne dans *La Cohée du Lamentin : poétique V*, la mondialité désigne « cette aventure sans précédent qu'il nous est donné à tous de vivre, dans un espace-temps qui pour la première fois, réellement de manière foudroyante, se conçoit à la fois unique et multiple, et inextricable » (Glissant 2005, p. 15). La mondialité correspond ainsi à une actualisation effective du concept de créolité qui, par la nouvelle conjoncture économique et culturelle du monde, se verrait étendu à la planète tout entière. Il suffit d'identifier, à travers les termes de « multiple » et d'« inextricable », la récupération que fait Glissant d'une sémantique jusqu'alors appliquée à l'espace antillais pour comprendre comment s'opère ce glissement conceptuel de la Martinique vers tous les lieux du monde. De façon analogue, la définition que fournit l'écrivain de la notion de mondialité autorise le rapprochement avec le concept de Tout-Monde, étant donné que la mondialité, en tant que processus et condition définitoires du monde contemporain, permettrait l'accomplissement non plus utopique, mais désormais incontestable du Tout-Monde.⁸ Il en découle que la mondialité doit se comprendre comme la mise en relation effective des régions du monde, qui entrent dans une forme d'interdépendance généralisée, au sein d'une unité du divers qui est le globe terrestre.

L'imaginaire de la sphère chez Glissant constitue donc la matrice originelle qui autorise et informe son appréhension de l'interdépendance qui caractérise la mondialité. Ce lien entre la forme sphérique et le processus de globalisation est d'autant plus remarquable que d'autres penseurs ont également mis en évidence sa valeur épistémologique. C'est ainsi que Bruno Latour défend la pertinence du *concept de boucle* (Latour 2014, p. 46) pour traduire un dynamisme, une possibilité d'action et une implication de l'humain qui produit des connexions, des rapports de cause à effet entre des éléments, des lieux et des faits du monde, lesquels foncièrement incluent cet humain et ont des retombées sur lui en tant qu'habitant du monde.⁹ Dans le même ordre d'idées, l'écumisation dont parle Peter Sloterdijk peut aussi être rattachée à cette pensée sphérique des formes récentes d'interactions humaines qui s'appuient, entre autres, sur les nouvelles technologies et qui fondent le monde global. Le philosophe allemand observe en outre un glissement majeur

⁷ Nous empruntons cette expression à l'anthropologue français Marc Agier (2013).

⁸ Sur cette notation, voir aussi Chamoiseau (2014, p. 103).

⁹ « Cette lente opération qui consiste à être enveloppé dans des bandes successives en forme de boucle est ce qui signifie “être de cette terre” » (Latour 2014, p. 47). Soulignons au passage la place majeure que Latour accorde à Sloterdijk dans ce même article, en considérant son traité de sphérologie comme « une étude massive en trois volumes des enveloppes indispensables à la perpétuation de la vie » (Latour 2014, p. 40).

dans la représentation du monde, qui va dans le sens de la démesure mentionnée par Glissant :

L'image morphologique du monde que nous habitons n'est plus la sphère mais l'écume. La mise en réseau actuel qui encercle la terre entière ne représente pas tant d'un point de vue structurel une globalisation qu'une écumisation (Sloterdijk 2006, p. 80).

Repartant de Foucault, Sloterdijk expose le développement actuel de la rotundité du monde selon une fluctuation du contour autrefois net du globe. À travers les interconnexions et les flux divers qui à chaque instant prennent place dans le monde à un degré maximal, le philosophe allemand ne remet pas en question la pertinence de l'imaginaire sphérique (les bulles qui composent l'écume sont encore et toujours rondes), mais l'unité que suppose la pensée du monde comme une seule sphère, un seul globe. Le propre du monde globalisé du XXI^e siècle, selon Sloterdijk, est donc d'être composé d'un ensemble de petites sphères qui figurent exemplairement, dans leur regroupement au sein de l'écume, la mise en relation de la diversité. Une telle représentation modifie conceptuellement et anthropologiquement le rapport de l'homme au monde. Elle donne *de facto* à voir sans opacité deux facteurs qui définissent le dessin du monde selon Glissant : d'une part, la réciprocité profonde que suppose l'action de l'être humain sur le monde, et, d'autre part, la capacité englobante toujours grandissante du monde. De telle manière, les représentations plus récentes de la forme du monde, quand elles jouent, d'une manière ou d'une autre, de l'imaginaire sphérique, tendent à appuyer la pensée glissantienne du Tout-monde. En effet, ce terme, issu du créole martiniquais, est justement conçu, dans son sémantisme même, comme le trait d'union entre tous les êtres (*tout moun*) et les choses qui composent la totalité du monde, selon des relations d'interdépendance qui dessinent un *continuum* entre les histoires, les lieux et les individus, en produisant une fluctuation, si ce n'est une écumisation, des temporalités, des géographies et des mouvements autrefois absous qui prennent place dans le monde.

Ainsi définie, la notion de mondialité s'oppose à ce que Glissant désigne, toujours dans *La Cohée du Lamentin*, comme la mondialisation, et qui équivaut selon sa formulation à :

l'uniformisation par le bas, le règne des multinationales, la standardisation, l'ultralibéralisme sauvage sur les marchés mondiaux [...], et ainsi de suite, chacun peut s'en rendre compte, c'est la procession des lieux communs rabâchés par tous, et que nous nous répétons infiniment, mais c'est aussi, tout cela, le revers négatif d'une réalité prodigieuse que j'appelle la Mondialité (Glissant 2005, p. 24).

L'opposition radicale que Glissant marque entre ces notions, qui toutes deux relèvent d'un même état contemporain du monde, met l'accent sur l'une des contradictions majeures du processus récent de globalisation, caractérisé, d'une part, par des pressions économiques écrasantes et, d'autre part, par une proximité maximale et immédiate entre les individus du monde entier, jamais éprouvée auparavant. Limitant chez Glissant la globalisation à l'un de ses termes, à la pure composante ultralibérale, la mondialisation serait un prolongement de

l’impérialisme occidental, une nouvelle hégémonie de la pensée de l’Un sur le Divers, qui tend vers un nivellation communément accepté en raison des intérêts économiques dominants. De ce fait, aucune dimension anthropologique ou géomorphique ne définit, selon Glissant, ce processus duquel l’individu est d’emblée banni et qui constitue par là l’exact opposé de la mondialité, laquelle restitue justement à la mondialisation la portée culturelle, le potentiel imaginaire, la conscience planétaire, pour ne pas dire la « poétique de la diversité solidaire » (Glissant 2005, p. 143), que suppose la configuration actuelle du monde en termes d’expérience humaine d’être au monde.

Il faut faire au sujet de la dichotomie mondialité-mondialisation une dernière remarque, qui permet de relire la pensée de Glissant dans une perspective plus générale. Parce que, comparé à bien d’autres termes et néologismes qu’il emploie, le concept même de mondialité apparaît assez tard sous la plume de Glissant, il pourrait introduire un biais qui consisterait à faire croire que la réflexion sur la mondialisation arrive elle aussi tardivement chez l’auteur. Toutefois l’analyse ici produite, qui remonte aux commencements de la pensée glissantienne du monde, tant du point de vue ethnologique que poétique, montre que l’usage discriminatoire que propose Glissant de ces deux termes relève davantage d’une mise à jour terminologique qui vient mettre cet écrivain et théoricien du monde en adéquation avec des discours qui lui sont contemporains et qui ont par ailleurs lieu simultanément sur la mondialisation. En réalité, comme il a déjà été noté, Glissant réinvestit toujours dans un sens plus large, allant de la Martinique au monde et à la mondialité, sa réflexion entamée dès 1956 dans *Soleil de la conscience* autour de la forme du monde et de son unité primordiale, qu’il nomme « nostalgie de l’unité » (Glissant 1997b, p. 72).

Glissant est ainsi un pionnier de la mondialité et de la mondialisation, en ce sens qu’il a saisi très tôt les enjeux d’interdépendance, d’interconnexion et d’interculturalité attachés au processus de la globalisation, qu’il a toujours conçu en tant qu’habitant issu d’un pays dominé par les grands empires coloniaux d’Occident depuis ces XVI^e et XVII^e siècles qui, historiquement, correspondent à une phase ancienne dans la série des globalisations qui nous précèdent. En ce sens aussi, il est pertinent de se référer à Glissant aujourd’hui pour penser autrement la mondialisation, comme un processus qui, loin d’induire une homogénéisation planétaire dans le sens d’un aplatissement généralisé,¹⁰ met en relation des diversités et permet l’émergence de nouvelles écritures et poétiques dont Glissant est un précurseur, mais dont bien d’autres auteurs contemporains sont aussi emblématiques.¹¹ Cette modélisation littéraire de la globalisation est en outre porteuse d’une double leçon, particulièrement visible dans le rapprochement proposé avec les théories de Sloterdijk et de Latour, fondées elles aussi sur l’imaginaire sphérique. *Première leçon* : la littérature participe avec les autres sciences humaines à cette tentative

¹⁰ Nous nous référons ici aux thèses d’anthropologues de la globalisation, tels qu’Arjun Appadurai, Marc Abélès et Jean-Loup Amselle, et, en particulier, à leur critique des concepts répandus de macdonaldisation, macworldisation et Coca-colonisation.

¹¹ Si l’on reste dans le domaine des littératures francophones, il suffira de penser à des écrivains qui s’inscrivent dans cette pensée tout-mondienne, tels que Patrick Chamoiseau, Dany Laferrière et Alain Mabanckou.

prométhéenne de saisir et de conceptualiser le monde en évolution constante, qui les oblige sans cesse à reprendre leurs discours à son sujet, puisque toute mesure implique nécessairement le constat d'une démesure. *Deuxième leçon* : en tant que discours sur le monde, la littérature peut également contribuer à une lecture de la globalisation, qui replace, comme le fait Glissant, la question culturelle au centre de ce processus, sans pour autant négliger d'autres aspects tout aussi déterminants dans l'appréhension de celui-ci. À ce titre, la compréhension la plus juste du monde globalisé est celle qui se construit dans la complémentarité des sciences humaines, comme en témoignent, dans un sens pratiquement allégorique, la pensée protéiforme de Glissant et les liens infinis qu'elle tisse avec les discours et les savoirs humains de toutes sortes.

Références

- Agier, M. (2013). *La Condition cosmopolite*. Paris : Éditions de la Différence.
- Amselle, J.-P. (2001). *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion.
- Chamoiseau, P. (2014). Mondialisation, Mondialité. *Pierre-monde. Littérature*, 174(2), 92–103.
- Fonkoua, R. (2002). *Essai sur une mesure du monde au XX^e siècle*. Paris : Champion.
- Glissant, É. (1958). *La Lézarde*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. (1983). *Le Sel noir, Le Sang rivé, Boises*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. (1993). *Tout-monde*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. (1997a). *Traité du Tout-Monde : poétique IV*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. (1997b). *Soleil de la conscience : poétique I*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. (2005). *La Cohée du Lamentin : poétique V*. Paris : Gallimard.
- Glissant, É. (2006). Images de l'Être, lieux de l'imaginaire. *Che vuoi?* 25(1), 213-221.
- Glissant, É. (2010). *La Terre, le feu, l'eau et les vents : une anthologie de la poésie du Tout-Monde*. Paris : Galaade.
- Glissant, É., & Leupin, A. (2008). *Les Entretiens de Baton Rouge*. Paris : Gallimard.
- Latour, B. (2014). L'Anthropocène et la destruction de l'image du Globe. In É. Hache (Ed.), *De l'univers clos au monde infini* (pp. 27–54). Paris : Éditions Dehors.
- Sloterdijk, P. (2006). *Écumes. Sphères III* (trad. de l'allemand : Mannoni, O.). Paris : Hachette Littérature.
- Sloterdijk, P. (2010). *Globes. Sphères II* (trad. de l'allemand : Mannoni, O.). Paris : Buchet-Chastel.